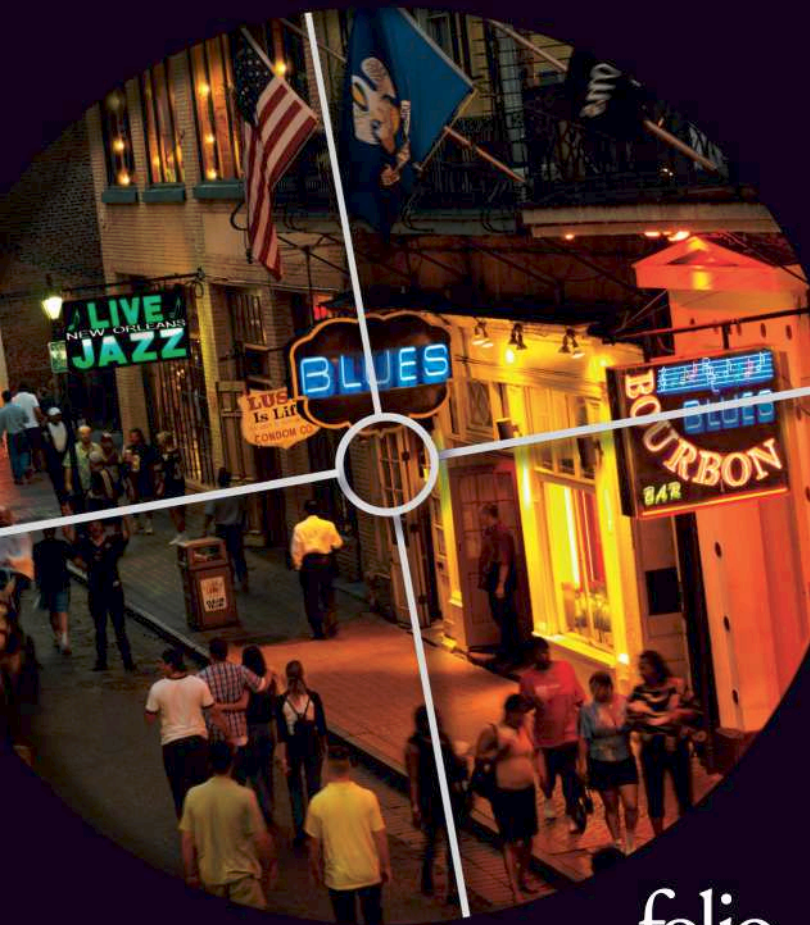


James Sallis

Le frelon noir



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

James Sallis

Le frelon noir

Une enquête de Lew Griffin

*Traduction de l'américain
par Élisabeth Guinsbourg,
revue par Stéphanie Estournet*

Gallimard

Titre original :

BLACK HORNET

© *James Sallis, 1996.*

© *Éditions Gallimard, 2001, pour la traduction française.*

Extrait de la publication

Poète, traducteur (de Raymond Queneau notamment), essayiste et auteur de nouvelles, James Sallis est né en 1944, la veille de Noël, et vit à La Nouvelle-Orléans. Remarqué pour sa série dédiée à Lew Griffin, un détective noir épris de justice, ancien professeur et écrivain, James Sallis est également l'auteur de *La mort aura tes yeux. Bois mort*, plus proche du thriller et impeccable de maîtrise, a inauguré une trilogie poursuivie par *Cripple Creek* et *Salt River*, et mettant en scène John Turner, un flic au passé tourmenté venu se réfugier dans une petite ville du Tennessee. Tous ses romans ont paru aux Éditions Gallimard.

Pour Joe Roppolo

Pendant ma préparation militaire, qui représenta un cinquième de ma carrière dans l'armée, il y avait un type du nom de Robert, un jeune de Detroit, dégingandé et tellement noir qu'on aurait dit qu'on l'avait passé au cirage et fait reluire. On était tous sur le champ de tir un après-midi. Ils y avaient traîné un vieux tank de la Seconde Guerre mondiale et nous devions nous avancer jusqu'à une ligne, assembler un cocktail Molotov et le balancer dans la tourelle du tank. J'étais, et nous étions pour la plupart, loin du but. Et puis Robert se pointa sur la ligne. Il resta quelques secondes à regarder le tank et à soupeser sa bouteille. Puis il la lança vers le haut, tranquille, et son cocktail tomba droit dans le tank : comme un type qui passerait une porte. Son perpétuel sourire s'accrut d'un demi-degré, pas plus.

« Là d'où je viens, c'est le genre de truc qui peut servir », fit-il.

C'était sans doute la première fois que j'y repensais depuis, quand je lus un article sur le sniper.

Il s'appelait Terence Gully et il avait vingt-trois ans. Il avait été dans la Marine, mais les choses n'avaient pas bien tourné pour lui. Discrimination, disait-il à ses amis, à ses anciens employeurs, ses employeurs potentiels, les gens dans le tram ou aux arrêts de bus. À onze heures du matin, un jour d'automne ensoleillé, Gully avait donc charrié un fusil Magnum calibre 44 et un gros sac de toile plein de munitions par une vieille échelle à incendie jusqu'au toit du King's Inn Motel, à moins d'un kilomètre de l'hôtel de ville, il avait pris position là-haut dans une petite cahute en ciment et avait ouvert le feu. Des touristes et des employés de bureau qui sortaient déjeuner se mirent à tomber avant qu'on comprît ce qui se passait. Un couple du Nebraska en lune de miel au motel, revenant de petit déjeuner. Deux employés du motel. Un agent de police qui avait entendu les premiers coups de feu et était sorti en courant de l'hôtel de ville.

Plusieurs heures plus tard, le nombre des victimes continuant à augmenter (le décompte des victimes était un terme que nous commençons à avoir l'habitude d'entendre, *grâce à*^{*1} Lyndon Johnson et au général Westmoreland), ils avaient fait venir un hélicoptère Seaknight de la base navale de Belle Chase. Tandis qu'ils survolaient le toit à basse altitude et se préparaient à ouvrir

1. Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

le feu, le pilote et la police avaient entendu Gully divaguer au-dessous d'eux : « Pouvoir au peuple... Vous m'aurez jamais... Africa ! Africa ! »

Le pilote devait plus tard se distinguer au Viêt-nam et ramener un Purple Heart et une médaille d'honneur qu'il plaça bien en évidence derrière son bureau dans une concession Ford à Metairie, ville florissante, où il passait le plus clair de son temps assis derrière les parois vitrées de son bureau à verser diligemment du scotch dans son café, lui-même exposé en quelque sorte comme sa marchandise, tandis que les clients et leurs enfants parcouraient la salle d'exposition. Robert Morones, un des agents qui l'accompagnaient ce jour-là, allait devenir le plus jeune préfet de police de la ville et s'installer plus tard dans le fauteuil douillet de la réélection perpétuelle à l'assemblée législative de l'État.

Le siège dura plus de douze heures et laissa dans son sillage quinze morts, trente blessés au bas mot, et des dégâts considérables dus en partie aux incendies allumés par Gully pour faire diversion et en partie aux coups de feu tirés en retour par la police.

Le siège laissa aussi dans son sillage une ville hébétée. Il y avait toujours eu ici un consensus, une sorte d'entente tacite selon laquelle les Blancs et les Noirs continueraient à poursuivre leurs vies parallèles. Mais les codes avaient-ils soudain changé ? Si un homme noir pouvait porter sa rage sur son dos jusqu'à un toit et, de là, tenir

une ville entière en otage, si un groupe d'hommes noirs (comme ceux qui se donnaient le nom de Muslims) pouvait abjurer sa place dans la société de l'homme blanc, si d'autres groupes encore ou d'autres individus (les Black Panthers, la Black Hand) prônaient ouvertement le recours aux armes contre cette société — que pouvait-il subsister d'une quelconque entente ? Que pouvait-il finalement subsister de la société elle-même ?

Le type qui tondait votre pelouse le lundi midi, et venait chercher sa paie en traînant les pieds, pourrait s'en prendre le mardi soir à vos biens et à votre position, à vos moyens d'existence, et même à votre vie.

La ville semblait revenue à l'époque où elle était sous autorité espagnole, vers 1794, lorsque le gouverneur Carondelet, perché au bord d'une chaise que la Révolution française s'acharnait à retirer de sous une Europe complaisante, et conscient de la vitesse à laquelle ce genre de mouvements pourrait se propager, avait encerclé la ville de murs et de forts, non pas pour repousser des attaquants potentiels mais pour tenter (espérait-il) de contenir ses propres citoyens français.

Le sol et les étagères improvisées dans l'appartement de Gully sur Camp Street étaient jonchés de piles de documents : brochures, tracts, opuscules, affiches manuscrites. Gully avait couvert les murs en placo de nombreux symboles de paix, croix gammées et slogans.

TUEZ-LES TOUS!
VIVE LES NOIRS
HAINE AUX BLANCS —
LIE DE LA TERRE

La fusillade du King's Inn n'était qu'un événement provincial égaré parmi des centaines d'autres durant ces années de violence croissante. Le premier des Kennedy avait déjà été descendu. Les émeutes de Watts n'étaient pas loin. Memphis attendait Martin Luther King, L.A. Robert Kennedy, un lutrin dans la salle de bal Audubon à Harlem attendait Malcolm X. Environ un mois plus tôt, quinze hommes et femmes noirs en habits du dimanche avaient paisiblement occupé la cafétéria au sous-sol de l'hôtel de ville, où on ne servait pas les Noirs, et avaient dû être emmenés de force par la police. Trois militants des droits civiques seraient tués dans le Mississippi quelques mois plus tard.

Quand j'y repense maintenant, 1968 semble bien avoir été l'année cruciale, l'année pivot. Au cours des Jeux olympiques d'été à Mexico, deux athlètes américains furent suspendus pour avoir fait le salut du *black power*. L'offensive du Têt débuta aussi cette année-là — de même que les émeutes raciales sanglantes au Viêt-nam, qui furent passées sous silence.

Non que j'aie été particulièrement au courant des événements à l'époque. J'étais déjà assez

occupé à découvrir ma ville d'adoption : comment trouver mon chemin dans La Nouvelle-Orléans, comment occuper mes journées, comment dégouter de quoi survivre, comment m'en tirer. Quand on est jeune, l'Histoire ne vaut pas grand-chose. Quand on est plus âgé, qu'on la considère comme un bagage ou un fardeau, l'Histoire devient une bonne part de ce qu'on possède. J'ai donc dû apprendre ou réapprendre plus tard une bonne partie de tout ceci.

Ce qui se perd surtout avec le temps, avec le souvenir, c'est la spécificité des choses, la chronologie exacte de leur déroulement. Tout se mélange et se fond en une sorte de potage. Jours télescopés, années compactées. Comme un mauvais acteur, la mémoire tend toujours vers le sensationnel, elle refuse de prendre en compte la motivation, la cohérence et le bon sens.

Je n'aurais donc pas pu vous dire sur le moment, même si vous m'aviez mis un couteau sous la gorge (si vous étiez, par exemple, une sorte de singulier détrousseur historique déterminé à soustraire aux passants la menue monnaie de leur vie), en quelle année avait commencé la guerre du Viêt-nam, quand l'un ou l'autre des Kennedy avait été assassiné, ce qui avait été la cause réelle des émeutes de Watts.

Maintenant je le sais.

Mais même à l'époque il y avait des choses qu'on ne pouvait pas ne pas savoir. Vous allumiez la radio en vous rasant et, entre deux chansons,

vous entendiez parler d'hommes dont le visage avait été arraché. Vous vous arrêtiez chez Alton, le coiffeur du coin, il agitait son chiffon devant vous et, l'espace d'un instant, au moment où vos yeux se portaient sur son gros poste noir et blanc sur l'étagère au-dessus de la caisse, le poids du monde s'abattait sur vous. Le ciel s'effondrait. Vous sentiez vos pieds s'enfoncer un peu plus profondément dans le sol.

Et à cette époque, à La Nouvelle-Orléans, vous ne pouviez pas échapper aux conversations sur la fusillade. Vous pouviez aller n'importe où, vous adresser à n'importe qui, on ne parlait que de ça. Omniprésent, comme la pluie et le beau temps.

Et puis quelqu'un a cessé d'en parler et a décidé d'agir.

Lundi matin, mi-novembre. Un jeune homme qui marchait sur Poydras, entre le parking qu'il louait au mois et son boulot à la banque de Whitney National, tombait au moment où il s'apprêtait à traverser Baronne, et mourait dans le caniveau. Il portait un costume, il était blanc, et il avait été descendu d'une seule balle en pleine poitrine. La police boucla le quartier et le passa au crible, en vain.

Mercredi, à nouveau dans le centre-ville, sur Carondelet, à une rue de Canal, un autre tombait, un conducteur de bus qui était de repos ce jour-là. Des témoins expliquèrent cette fois qu'ils avaient entendu des coups de feu espacés d'en-

viron six secondes (les enquêteurs les décomptèrent à nouveau, pour être sûrs), et que les coups de feu venaient d'en haut. Peut-être d'un toit. Ou d'une fenêtre en hauteur dans le seul secteur de la ville où les rues étaient encaissées comme des canyons. Le conducteur de bus avait été frappé d'abord au milieu du front puis en pleine poitrine, à travers le sternum, juste au-dessus du siphœide.

Samedi, les événements se déplacèrent vers le haut de la ville, sur Claiborne, où un touriste allemand tomba, mort avant d'avoir atteint le trottoir défoncé, alors qu'il sortait d'un Chick'n Shack. La police retrouva non loin de là une douille unique, déjà à moitié enfouie dans le goudron fondu du toit d'une église protestante réformée aux portes et fenêtres condamnées.

Le préfet de police Warren Handy déclara publiquement qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Que les incidents ne semblaient pas être liés. Et que, de toute manière, la police (« Je parle ici à titre officiel ») procéderait à l'arrestation rapide des individus qui se révéleraient responsables de ce « terrible outrage ».

Le *Times-Picayune* recycla ses éditoriaux sur Terence Gully avec de nouveaux encadrés, et fit remarquer que toutes les victimes étaient blanches. TUEUR PLAGIAIRE, proclamaient les manchettes le premier jour. LA GUÉRILLA LÂCHÉE DANS LA VILLE ? questionnaient-elles le lendemain. PREMIERS COUPS DE FEU D'UNE

GUERRE RACIALE? suggérait l'hebdomadaire *Streetcar*.

Puis, le mercredi, après qu'un assistant instructeur à l'université de Loyola eut été tué dans la rue devant un ensemble d'immeubles en cours de restauration sur Jefferson, John LeClerque et Monica Reyna, présentateurs des infos de dix-huit heures sur WVUE (lui et sa moumoute, elle et son zézaiement suspendu à ses lèvres grossièrement rougies), s'épanouirent sur l'écran devant un grand titre en lettres de cinq centimètres de haut qui claquèrent en noir sur blanc : LE TUEUR DES TOITS FRAPPE À NOUVEAU.

« Salut, Lew. »

Je lui rendis son regard cool. On était en pleine période cool : regards cool, fringues et musique cool, copines cool. La mode des poignées de main tribales et autres gestes codés n'avait pas encore pris.

« Ça baigne ? fis-je à Sloe Eddie.

— Ça va, ça vient. »

Un soir, au moins dix ans auparavant, Eddie était parti naviguer sur l'écume des sloe gin fizz et n'avait retrouvé la terre ferme qu'une semaine plus tard. Il y avait gagné ce surnom à vie.

« Quand tu planes assez haut, tu vois toute la merde qu'y a en dessous.

— C'est ce qu'on dit. Comme si on en voyait pas assez d'ici.

— Ouais, c'est sûr.

— T'arrives ?

— Non. Deux petites pouliches et une bouteille de Cutty qui m'attendent. Ça va être chaud pour moi ce soir. »

J'entrai, m'assis au bout du bar et commandai une Jax.

Le bar, comme la plupart des bars, sentait le moisi, l'urine, la bière et les alcools musclés et bon marché. Vingt ou trente ans plus tôt, quelqu'un avait réussi à amasser de quoi acheter le local, de quoi alpaguer sa part du rêve américain et donner corps pour un moment à l'étincelle qui brillait dans ses yeux. Il avait engagé une équipe d'ouvriers. Ils avaient commencé les travaux : dénudé les poutrelles sur lesquelles ils avaient fixé des panneaux préfabriqués, changé le Formica le long d'une partie du bar, soudé des pièces provisoires sur la plomberie dans les toilettes. Et puis ce quelqu'un s'était trouvé à court d'argent bien plus vite qu'il ne l'avait envisagé, et l'équipe avait déserté le navire.

À en croire les apparences, la plupart des clients avaient également déserté. Quelques couples disséminés aux tables, une pute adolescente qui balançait des verres de Smirnoff dans sa bière comme des cailloux transparents.

La télé au-dessus du bar était allumée, un feuilleton sur un commissaire de police paraplégique, l'accroche étant qu'un invalide, une femme et un jeune homme noir réunis formaient un être humain complet et efficace. Le jeune homme noir poussait le fauteuil du commissaire, et l'action se situait à San Francisco. J'attendais le moment où le jeune homme noir allait pousser le maudit fauteuil jusqu'au sommet d'une de ces fameuses

collines et le lâcher. Il y aurait une minute magnifique, accompagnée du *Beau Danube Bleu* ou de *Waltzing Matilda*, tandis que le fauteuil dévalerait les collines de plus en plus vite en direction du flot de circulation, de la catastrophe, de la baie.

Contre le mur du fond, dans la lumière d'un spot mobile, Buster s'éclatait. Comme toujours. Certains soirs, on était seuls le barman et moi, et même dans ces moments-là, je n'aurais su faire la différence.

La lumière venait se refléter sur la surface métallique de sa Guild tandis qu'il se laissait aller contre le dossier de sa chaise et rejetait la tête en arrière. Le tube d'acier sur son doigt luisait lui aussi, glissant le long des cordes. Ses deux pieds frappaient le sol, se relevaient sur les talons, frappaient à nouveau.

*Sun goin'down, dark night gon'catch me here.
Said sun goin'down, mmmm night gon'catch me
here.*

*Don't have no woman, love and feel my care.
Mmmm, mmmm, mmmm, mmmm.*

Ces derniers *mmmm* en un *turnaround* de deux mesures : mi, mi 7, la 7, si 7.

Buster Robinson m'avait appris beaucoup de ce que je savais sur le blues.

Buster m'avait appris beaucoup de ce que je savais, point.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection La Noire

LA MORT AURA TES YEUX, 1999.

Les enquêtes de Lew Griffin

LE FAUCHEUX, 1998. Folio Policier n° 599.

PAPILLON DE NUIT, 2000. Folio Policier n° 622.

LE FRELON NOIR, 2001. Folio Policier n° 635.

L'ŒIL DU CRIQUET, 2003.

BLUEBOTTLE, 2005.

BÊTE À BON DIEU, 2005.

Dans la collection Série Noire

Les enquêtes de John Turner

BOIS MORT, 2006, Folio Policier n° 567.

CRIPPLE CREEK, 2007, Folio Policier n° 585.

SALT RIVER, 2010.

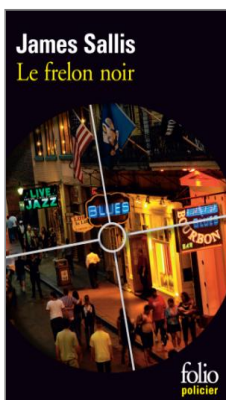
Aux Éditions Rivages

Dans la collection Rivages-Noir

DRIVE, n° 613, 2006.

Dans la collection Écrits noirs

CHESTER HIMES : UNE VIE, 2002.



Le frelon noir.

Une enquête
de Lew Griffin
James Sallis

Cette édition électronique du livre
Le frelon noir. Une enquête de Lew Griffin de James Sallis
a été réalisée le 20 mai 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070442201 - Numéro d'édition : 180748).

Code Sodis : N53396 - ISBN : 9782072475658

Numéro d'édition : 245448.